

L'Inconnu de la poste

Florence Aubenas

L'Inconnu de la poste



© Éditions de l'Olivier, 2021.

© À vue d'œil, 2021, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0504-2

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*À Marie-Ange, Caroline et Marie,
au PRF forever*

Prologue

La première fois que j'ai entendu parler de Thomassin, c'était par une directrice de casting avec qui il avait travaillé à ses débuts d'acteur. Elle m'avait montré quelques-unes des lettres qu'il lui avait envoyées de prison. Quand il a été libéré, je suis allée le voir chez lui à Rochefort, à Foix chez son frère, sur le bassin d'Arcachon chez sa grand-mère. Routard immobile, Thomassin n'aime pas bouger hors de ses bases. Il faut se déplacer. Je voulais en savoir plus sur lui, je le lui avais dit, en précisant que je n'écrivais pas sa biographie, mais un livre sur l'assassinat d'une femme dans un village de montagne, affaire dans laquelle il était impliqué. Mon travail consistait à le rencontrer, lui comme tous ceux qui accepteraient de me voir. Ses réponses à mes questions se perdaient dans le vide. Il répétait : « On en parlera quand tout sera fini... »

À la direction centrale de la police judiciaire,

à Nanterre, un gradé m'écoute raconter. « On fera le procès-verbal ensuite. » Après des années de reportage sur ce crime, j'ai été convoquée. Je n'ose pas ajouter « à mon tour », mais c'est pourtant mon impression. Le dossier, que la justice croyait bientôt bouclé, vient de basculer sur un mystère.

« Quel a été votre dernier contact avec Thomassin ? » demande le policier.

C'était en août 2019, dans les derniers jours du mois. Il devait se rendre à une confrontation à Lyon, il était impatient d'y être. Pour lui, ça ne faisait aucun doute : ce serait le dernier acte d'une très longue instruction. Il en attendait beaucoup, persuadé qu'il allait enfin en sortir. Nous nous étions donné rendez-vous au palais de justice, à Lyon. J'arrivais de Paris, l'air vibrait de chaleur. Nous devions nous retrouver à midi. Il était midi.

La placette devant le tribunal paraissait déserte. En m'approchant, j'ai distingué une trentaine de silhouettes, plaquées contre un muret, cherchant désespérément à fuir le soleil dans cette unique flaque d'ombre. Thomassin

devait être parmi elles, c'est ce que j'ai pensé. Mais non. J'ai attendu, je l'ai appelé. Son téléphone sonnait dans le vide, ce qui m'a d'abord rassurée. La preuve que sa ligne n'avait pas été coupée, comme ça lui arrive souvent. Plusieurs fois, je me suis précipitée vers un inconnu, croyant que c'était lui. L'heure tournait. J'ai fait le tour du bâtiment, en essayant de repérer les bancs publics. Thomassin a une prédilection pour les bancs publics. Nous y avons passé des après-midi entiers à regarder des films sur mon portable. C'étaient souvent les mêmes, jamais ceux dans lesquels il avait joué. Ensuite, il proposait en général de m'apprendre à faire la manche dans la rue. « Selon les règles », précisait-il avec sérieux. Il vivait des minima sociaux à cette époque.

Je ne l'ai vu nulle part autour du palais de justice de Lyon. Les autres protagonistes de l'affaire sont arrivés un à un, avec leurs avocats. Celui de Thomassin était seul. Puis je les ai vus ressortir du tribunal. La confrontation avait eu lieu sans lui, il ne s'était pas présenté. C'était la première fois. Il avait toujours répondu à la justice.

À la nuit tombée, son téléphone a cessé d'émettre.

J'ai essayé de me souvenir de notre dernière conversation, un détail m'avait peut-être échappé. Nous avons passé beaucoup de temps en ligne à mettre au point son voyage entre Rochefort et Lyon. Il y avait plusieurs trajets possibles, il ne parvenait pas à se décider, il a tranché in extremis. Nous allions raccrocher quand il avait risqué : « Tu crois que tu pourrais me dépanner pour le train ? » Je m'y attendais. C'était son habitude de demander un peu d'argent autour de lui. Son avocat, ses voisins, ses médecins, ses metteurs en scène, ses amis, on y était tous passés. Je suis allée à la poste lui expédier un mandat de cent dix euros, le montant du billet. On s'est appelés une dernière fois, rapidement, juste pour se dire : « Bon voyage. » C'était la veille du départ.

Le palais de justice de Lyon a fini par fermer. Moi, je me suis décidée à rentrer à Paris. Mon TGV allait démarrer, le dernier, quand j'ai réussi à joindre le colocataire de Thomassin à Rochefort. Comme prévu, il l'avait accompagné à la gare, puis l'avait mis dans le train.

Ça faisait longtemps qu'il ne l'avait pas vu aussi joyeux que ce matin-là. Pourquoi il n'était jamais arrivé ? Il ne se l'expliquait pas.

« Que s'est-il passé, selon vous ? » m'a demandé le policier.

I

Le crime

Au centre du Haut-Bugey, une courte bande de terre se faufile entre les montagnes et permet de relier la France à la Suisse sans grimper sur les sommets. Pour qui s'y arrête, le premier saisissement, c'est un lac au milieu des à-pics. Il est plutôt petit, mais d'un bleu pas comme ailleurs, on le dirait intact, donnant à chacun l'impression d'être le premier à le découvrir.

Ce sentiment est d'autant plus vif que nul ici ne semble en faire grand cas. Le chemin de fer et la voie rapide ceinturent ses berges, avec ici une station-service, là un parking déprimant. Mais l'endroit est trompeur, d'une fausse innocence. Vous n'êtes pas là où vous croyez. Le lac de Nantua n'a rien d'une beauté cachée. Disons peut-être une beauté délaissée. Longtemps, il fut l'étape en vogue sur la route de Genève ou de l'Italie. Dans ses carnets de voyage, à l'été 1832, Alexandre Dumas se répand en pages flatteuses sur ce « lac bleu

saphir », « comme un joyau précieux », etc. Plus tard, Édith Piaf, Louis Aragon ou l'Agâ Khan ont eu leurs habitudes à l'Hôtel de France et au Belle-Rive, qui faisait aussi cabaret. Fernand Raynaud achetait ses borsalinos chez le chapelier de la rue du Collège, là où une mercière tente désespérément aujourd'hui de revendre son commerce.

Dans les années 70, la construction de l'autoroute a mis en place le contournement du lac, et donc son abandon. Le dernier palace vient d'être transformé en appartements. Seuls rescapés de sa splendeur passée, les homards gravés sur les vitres de ce qui était jadis le restaurant. Une des nouvelles locataires aurait été incapable de situer Nantua sur la carte de France avant de venir s'y installer. Elle ignorait même que ce nom désignait une ville, croyant qu'il s'agissait seulement d'une sauce, « la sauce Nantua, vous savez, celle qu'on servait autrefois dans les banquets, épaisse et rose comme la porcelaine pour salle de bains ». Elle n'en repartirait plus. On ne quitte pas facilement le coin. Un jour, on voudrait aller voir ailleurs, mais c'est trop tard : quelque

chose vous a attrapé ici et ne vous lâche plus. Vous restez.

Donc ça commence au bord de ce lac, un jour d'été 2007, le 27 juin exactement. Bien que la haute saison démarre, Gérald Thomassin n'a aucun mal à trouver une place au camping de Port, près de Montréal-la-Cluse, un gros village en face de Nantua, sur l'autre rive. Mireille, la patronne, se souvient qu'il portait malgré la chaleur un coquet chapeau de feutre, des gants et un manteau mi-long, en cuir noir. Il lui tend ses papiers. 33 ans, 1 m 70, 52 kilos. Domicilié à Rochefort. Une femme l'accompagne, un peu plus âgée, Corinne. La veille, on les a vus dormir dans une Renault Kangoo grise sur le parking du cimetière, à la sortie de Montréal-la-Cluse, là où commence la montagne. Maintenant, ils dressent leur tente sur l'adorable pelouse du camping. À vrai dire, ils n'en possédaient pas en arrivant. Ils sont partis l'acheter quand la patronne a refusé de les laisser dormir allongés dans l'herbe, au milieu des caravanes.

Le camping accueille des habitués, les mêmes chaque année, de génération en génération. On s'invite à boire l'apéritif, on